

LES TERRIENS  
D'APRÈS



Thierry Alberny

# Les Terriens d'après

*Tome I – Le temps des géographes*

*Roman*

Éditions Amalthée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Amalthée, 2020

Pour tout contact :  
Éditions Amalthée – Centre Chester Carlson  
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,  
44980 Sainte-Luce-sur-Loire  
[www.editions-amalthee.com](http://www.editions-amalthee.com)

## CHAPITRE I

*25 octobre 2363, République de Duino, quatrième planète du Système El Kadri, Constellation du Sagittaire.*

\*\*\*\*

Souvent, ai-je appris, les évènements les plus lourds de conséquence commencent par des faits triviaux, presque banals. Pour moi, Bernard Kern, alors colonel dans la petite armée duinienne et Ministre des Finances du nouveau gouvernement, l'histoire commença par une partie de chasse. Au cours de laquelle fut assassiné notre Chancelier.

Comment aurais-je pu deviner que, malgré son issue tragique, cette partie de chasse était en fait un prologue, un signe avant-coureur ou mieux l'un de ces microséismes qui annoncent un tremblement de terre majeur ? Ou encore que ce pseudo-accident de chasse serait un jour considéré comme la première ligne du récit de la lutte à mort qui allait opposer deux, et même trois univers. Lutte dans laquelle j'allais jouer un rôle, pardonnez-moi, de premier plan.

Donc, ce funeste matin-là, je voyais la masse des chasseurs s'étirer en deux longues lignes, de part et d'autre du pierrier. Je notai aussi que les chevaux et leurs cavaliers semblaient à leur aise, et qu'Oskar avait si bien pris la tête du cortège que je ne le voyais plus qu'à peine, le pierrier allant en se rétrécissant et n'étant plus bientôt qu'un chemin peu visible au sein d'une forêt assez dense. Furieux, j'exerçai une pression des deux genoux et ma monture bondit en avant. J'avais

presque comblé mon retard quand une trompe résonna dans le lointain, à peu près en face de nous. Oskar poussa un grand taïaut, et son cheval s'élança, si vite que je fus rapidement lâché. Je ne pus que garder un cap approximatif et encourager ma monture à le suivre aussi vite qu'elle le pourrait.

Dès le début, cette affaire ne m'avait inspiré que de la méfiance. Oskar m'avait parlé de la grande chasse de la Colline aux Lézards, chasse qu'il n'avait pas ratée une seule fois depuis qu'il avait seize ans. Puis il ajouta qu'il en était cette année l'invité d'honneur, et qu'il me priait de l'accompagner. Il me dit encore qu'il n'avait pas droit à un autre homme d'escorte, et que les seules armes qui étaient autorisées au cours de cette chasse étaient un arc et un carquois plein.

J'expliquai alors à Oskar qu'il était l'homme le plus menacé à des centaines de kilomètres à la ronde, et que nombreux étaient les assassins prêts à le tuer pour quelques thalers. Je lui demandai donc de renoncer à cette chasse, ou à défaut de se faire escorter par un peloton de militaires aguerris. Il n'accepta aucune de mes propositions, me soufflant qu'il n'accepterait jamais de passer pour un lâche.

Comme Oskar ne voulait rien entendre, je fis appel à Olivia. Bien que ma sœur eût tout de suite compris pourquoi je la suppliais d'intervenir auprès de son époux, elle n'eût pas plus de succès que moi.

Je me résignai à l'accompagner à cette chasse que je considérais comme un guet-apens qui ne se cachait même pas. Au cours de la journée qui me restait avant le départ, je pris quand même deux précautions, clairement contraires au règlement de la chasse. D'abord, je fis mon jogging matinal en direction de la résidence Cheremetiev, et demandai aux gardes étonnés de m'introduire immédiatement auprès d'Evguenia.

Evguenia Cheremetiev a plusieurs traits qui à mes yeux la distinguent du commun des mortels. D'abord, c'est une très jolie femme, avec notamment son étonnante chevelure blanche comme de l'hermine, qu'elle porte très courte. Certaines personnes ayant vraiment toutes les chances, le fait d'être l'enfant unique d'Igor Cheremetiev en fait l'héritière de la plus importante fortune de notre république. Ensuite, elle est brillante et c'est une guerrière surdouée, ce qui lui avait valu d'être à trente-sept ans générale à deux étoiles et Commandant en Chef adjoint de notre petite armée (bon, d'accord, le rôle qu'elle avait joué dans les

événements du 14 juin ne l'avait pas desservie, bien au contraire). Et enfin la femme de ma vie.

Toute la famille était au petit-déjeuner, dans la vaste pièce qu'Igor avait faite réaliser par un décorateur en lui donnant pour tout viatique cinq photos d'intérieur de palais russe qu'il avait trouvées dans les archives municipales. Bien que ni Evguenia ni moi n'ayons aucune idée de la décoration des palais russes (comme personne dans notre république d'ailleurs), nous soupçonnions qu'une photo de grand magasin ou de gare de chemin de fer avait été donnée par erreur au malheureux décorateur, ce qui explique l'aspect plutôt hétéroclite de cette trop vaste salle à manger.

Je présentai mes respects au patriarche Igor et à son épouse, la vieille et malicieuse Daria, puis Evguenia et moi nous étreignîmes (je n'avais jamais embrassé un général avec autant de plaisir). Evguenia prétendait avoir toujours une cafetière pleine pour moi, dans le cas improbable où je passerais lui rendre visite. C'était exact.

Je pris donc un excellent petit-déjeuner en faisant la causette avec le patriarche ; cette discussion fut plutôt agréable et nous aurait presque fait oublier qu'il était l'homme le plus riche de la République de Duino et moi le Ministre des Finances de cette même république, numéro deux d'un gouvernement pour lequel il n'avait certainement pas voté (mais sa fille, oui !).

Quand nous pûmes enfin être seuls, je racontai à Evguenia l'extravagante situation dans laquelle se trouvait Oskar et, je vous l'avoue, notre guerrière aux nerfs d'acier manqua en tomber de sa chaise. Après avoir vomi un chapelet de jurons en russe (enfin, j'imagine que c'était du russe), elle me promit d'envoyer un détachement de ses chers Commandos de Montagne pour surveiller les lieux. Et elle s'arrangerait pour en prendre elle-même le commandement.

J'ai dit que j'avais pris deux précautions : la seconde étant que, au moment du départ, je virai les sandwiches qui garnissaient ma petite besace et les remplaçai par mon pistolet-mitrailleur d'ordonnance que j'avais sciemment omis de remettre à l'Armée quand j'avais quitté le service actif.

Ces précautions, qui la veille m'étaient apparues sages et adaptées à la situation, me semblaient maintenant futiles à mesure que mon cheval filait à travers bois. Il était clair qu'Oskar et moi étions seuls, et que

ni les chasseurs ni les Commandos de Montagne n'étaient en vue. Le piège était en train de se refermer. Sans ralentir, je sortis le pistolet-mitrailleur et le chargeai, plus pour me rassurer qu'autre chose. J'en étais à me demander combien de kilomètres nous avions parcourus ainsi au galop quand j'entendis en face, un peu à droite, un rugissement d'une incroyable force. Un lion, ou un tigre, comme dans les films de notre planète d'origine ? Mais il n'y en a pas sur El Kadri IV !

Nous débouchâmes à toute allure dans une clairière, où je vis d'abord le cadavre d'un élan rouge percé de deux flèches. « *Bravo, Oskar* » pensais-je. Puis soudain mon cheval s'arrêta, ce qui me fit lever la tête. Et ce que je vis dépassait l'imaginable.

D'abord, Oskar, démonté, son cheval gisant à terre, en train de cribler de flèches un animal monstrueux. Cela ressemblait à un ours mâtiné de castor, mais de proportions gigantesques. « *Cela fait plus de trois mètres de haut* » me dis-je en courant de toute ma vitesse au secours de mon beau-frère. Mes cris détournèrent l'attention du monstre, qui se tourna vers moi d'un air menaçant. Arrivé à moins de dix mètres, et alors qu'il se préparait à m'attaquer, je vidai le chargeur du pistolet-mitrailleur dans le museau et la tête du monstre. Profitant de son arrêt, que j'espérais définitif, je courus me mettre devant le corps ensanglanté d'Oskar. La bête me faucha alors d'un coup d'une de ses pattes, que je reçus dans le dos.

La douleur fut indicible. Je tombai en avant, sur les genoux, avant de m'effondrer sur Oskar. J'avais lâché mon pistolet-mitrailleur, et de toute façon n'étais plus en état de combattre. Mes jambes ne m'obéissaient plus.

Alors j'entendis des tirs. Par centaines. Confronté à un mur de fer et de feu, le monstre tomba à son tour, heureusement un peu plus loin. Un cheval s'arrêta au ras de ma tête, et Evguenia en descendit. « *Alors, Bernard ?* » me dit-elle. Je rassemblai le peu de forces qu'il me restait avant de lui répondre « *Oskar a été déchiqueté par le monstre, mais il est toujours vivant. Moi aussi, je suis vivant, mais cette saloperie m'a apparemment brisé la colonne vertébrale* ».

Le visage de ma plus qu'amie se décomposa. Elle me prit la main et me dit qu'on allait tout faire pour nous soigner, et qu'elle-même ne me laisserait jamais tomber. Deux soldats me mirent sur une civière improvisée, et me portèrent jusqu'à un chariot stationné à l'entrée de



la clairière. Après m'avoir souhaité « *Bonne chance, mon Colonel* », ils installèrent Oskar à côté de moi, et le chariot s'ébranla doucement, sans doute pour ne pas ajouter à notre martyre. Je pris la main d'Oskar et exerçai une petite pression, à laquelle il répondit. Oskar ! Mon mentor, mon ami, mon beau-frère. Et surtout notre Chancelier, le maître (pour combien d'heures encore ?) de la République de Duino.

\*\*\*\*

Je ne perdis jamais conscience, bien que la douleur soit crucifiante. J'entendis même une algarade qui me réjouit le cœur, entre l'arrogant Maître de Chasse et Evguenia. Ne pouvant supporter ses pleurnicheries suivant lesquelles l'Armée n'avait aucun droit de perturber le cours de la chasse, ma bien-aimée lui envoya une paire de baffes avant de lui signaler que le Chancelier de la République ainsi que le Vice-chancelier venaient d'être très grièvement blessés dans un attentat dont tout semblait indiquer qu'il était l'organisateur. Et elle ordonna à un peloton de soldats de mettre les officiers de la chasse en état d'arrestation et de les conduire à la Caserne Centrale pour les y incarcérer.

Oskar et moi fûmes conduits à la Chancellerie, dans laquelle se trouve un petit hôpital très bien équipé. Je fus endormi, bien sûr, avant de passer sur le billard.

À mon réveil, une foule entourait mon lit. En reprenant progressivement conscience, je reconnus d'abord, entourée de mes parents, ma sœur chérie, qui donnait l'impression d'avoir pleuré toutes les larmes de son corps, puis les deux générales qui commandaient notre armée, Evguenia et la commandante en chef, Maud Oloffson, qui ne paraissaient pas beaucoup plus fraîches. Il est vrai que c'étaient des amies proches (voire très proche pour la première) et de longue date. Il y avait aussi Luz Castillo, une autre grande amie et mon adjointe aux Finances, et le ténébreux Petre Mihalescu, qui dirigeait par intérim la police depuis que son prédécesseur avait reçu une flèche dans la gorge. Ajoutez à cela le médecin-chef de la Chancellerie et au moins dix gardes du corps, l'arme chargée et sortie.

Le médecin prit d'abord la parole, pour annoncer sans aucune précaution oratoire que, après examens et confirmation par la radiographie, ma blessure à la colonne vertébrale était très grave, et qu'en conséquence, malgré l'intervention, il y avait un risque important que je sois privé de l'usage de la partie inférieure de mon corps jusqu'à la fin de mes jours. Olivia, Luz et Evguenia ne purent retenir davantage leurs larmes. Il ajouta qu'il me faudrait suivre une rééducation intense durant des mois afin d'améliorer mes chances de pouvoir éventuellement remarcher un jour, et que pour le moment je devrais rester une semaine au lit à débiter ma convalescence. Son départ fut si rapide que je ne pus même pas demander des nouvelles d'Oskar, ni poser la moindre question sur mon cas, car je m'endormis à nouveau.

Cette semaine se passa assez rapidement. J'avais mes trois heures de rééducation, au cours desquelles un kiné venait me masser les jambes et faire bouger mes membres inférieurs. Mes parents passaient me voir tous les après-midis, ainsi qu'Evguenia et Luz qui s'arrangeaient pour venir me visiter chaque jour, l'une tôt le matin et l'autre tard le soir. Par elles, je pus savoir que l'état d'Oskar était considéré comme désespéré. Le reste du temps, la morphine attribuée libéralement par le docteur, qui observait, mais ne parlait pas, atténuait mes douleurs et m'aidait à passer mes journées.

Enfin, au matin du huitième jour, le médecin arriva suivi d'un infirmier qui poussait un fauteuil roulant vide, eux-mêmes suivis par mes proches et les habituels gardes du corps.

*« Vous n'aurez plus à aller au lit que le soir, Monsieur Kern, ce qui après tout est notre lot à tous. Le reste du temps, vous serez assis. Je suis content de votre évolution, et même raisonnablement optimiste. Vos chances de pouvoir remarcher d'ici quelques années m'apparaissent bonnes. Bien entendu, vous ne serez jamais plus un marathonien, si vous l'avez un jour été ».*

Je levai la main et demandai comment se portait Oskar. Ce fut bizarrement Mihailescu qui répondit *« Il est mourant, et n'a plus que quelques heures à vivre. Ses blessures n'auraient pas été mortelles si les griffes du monstre – appelons-le mégathérium, puisque tel est son nom – n'avaient pas été enduites de poison. Ajoutons que ce poison a été artistement choisi pour que le malheureux souffre le martyr (un frisson d'horreur parcourut l'assemblée); heureusement, si l'on peut*

*dire, le Vice-chancelier Kern n'a, par miracle, pas été touché par les griffes empoisonnées.*

Mihailescu reprit : *une réunion est convoquée dans vingt minutes. Y assisteront : le Chancelier, nous, moins nos gardes du corps qui interdiront l'accès de la pièce, ainsi que trois hauts magistrats et cinq journalistes. Je vous demande de passer dans le couloir, afin que Monsieur Kern puisse redevenir présentable ».*

L'assistance fut aussitôt remplacée par un ballet de petites mains qui me rendirent bientôt mon apparence humaine, avant de me porter sur le fauteuil roulant. Olivia, ma sœur bien-aimée, insista pour me pousser. Beaucoup de sensations nouvelles, de celles que j'aurais préféré ne jamais éprouver. Guidés par Mihailescu, nous parcourûmes de longs couloirs lugubres et humides, avant d'entrer dans une vaste pièce anonyme, style salle de conférence, où je n'avais jamais été.

Les magistrats et les journalistes étaient déjà arrivés, ainsi qu'Oskar qui, assis dans un fauteuil comme le mien, donnait l'impression de souffrir le martyr à chaque seconde.

Tout le monde s'assit sur les inconfortables bancs, et Oskar, semblant jeter ses dernières forces dans la bataille, prit la parole, tandis que les journalistes ainsi qu'un scribe dont je n'avais pas remarqué la présence prenaient frénétiquement les minutes de la réunion.

*« Moi, Oskar Pfaltzgraff, Chancelier de la République de Duino, dont l'empêchement à gouverner a été dûment certifié par Ernanno di Mambro, médecin-chef de la Chancellerie, abdique de mes fonctions à l'instant présent. En application des règles de l'article 94 de la Constitution de la République de Duino, je désigne comme mon successeur pour la période de mon mandat restant à courir le Colonel Bernard Kern, actuellement Vice-chancelier de la République de Duino et Ministre des Finances. Puissent, en ces temps difficiles, les puissances célestes lui venir en aide ! ».*

Oskar se tourna alors vers les magistrats : *« Messieurs les membres du Tribunal Constitutionnel, êtes-vous prêts à certifier que cette passation de pouvoir s'est effectuée en stricte conformité avec nos règles constitutionnelles ? ».*

Les trois magistrats se levèrent et leur doyen, le très respecté et très intègre Wilhelm von der Goltz, à qui nous serions éternellement reconnaissants d'avoir jeté tout son poids dans la bataille pour s'opposer à

la tentative de nos adversaires conservateurs de faire invalider notre victoire électorale, confirma d'une voix claire et forte que le Tribunal Constitutionnel constatait que l'abdication du Chancelier Pfaltzgraff et son remplacement par le Vice-Chancelier Kern avaient été effectués dans la plus stricte légalité constitutionnelle. Il alla au-delà du minimum juridique en ajoutant que le Tribunal Constitutionnel déplorait vivement l'attentat qui avait frappé le Chancelier Oskar Pfaltzgraff et le nouveau Chancelier Bernard Kern ainsi bien sûr que celui avait coûté la vie à Murray O'Shaughnessy, Directeur de la Police de Duino. Il se tourna alors vers moi en me souhaitant la meilleure chance possible pour exercer le pouvoir avec sagesse et impartialité en ces temps troublés.

Je ressentis, au-delà de la chaleur des propos, un avertissement discret : le Tribunal Constitutionnel m'apporterait son soutien dans la mesure où ma politique future ne bousculerait pas trop les intérêts des puissants qui avaient fait la prospérité de la République de Duino, au prix d'injustices croissantes que mes amis et moi entendions bien corriger (d'ailleurs, Mihailescu me confirma plus tard avoir eu la même impression).

Je gardai pour moi mes réflexions et remerciai von der Goltz et les Juges Constitutionnels avec toute la chaleur possible. Puis Oskar reprit la parole : « *La cérémonie de nomination du Chancelier Bernard Kern aura lieu demain à 9 heures du matin dans la Grande Salle de Réception de la Chancellerie* ». Il ajouta, avec l'humour grinçant qui le caractérisait : « *Je regrette de ne pouvoir y assister pour raison de force majeure* ». Olivia poussa un cri et se rua vers le fauteuil de son mari, qu'elle enlaça comme elle put en raison de la douleur qu'il éprouvait. Les magistrats s'éclipsèrent et les journalistes furent poliment, mais fermement invités par Mihailescu à disparaître.

« *Je vous demande pardon à toi, ma chérie, et à nos enfants (Oskar et Olivia avaient une fille de trois ans et un garçon de deux). Et à toi aussi, Bernard, le meilleur ami que j'aie jamais eu, qui a tenté de me protéger de moi-même et de mon orgueil, et en a été récompensé par une infirmité à vie. Et vous tous, mes amis et compagnons de lutte, je vous prie de tout faire pour continuer notre combat pour une société plus juste* ». Les paroles d'Oskar agonisant nous mirent à tous les larmes aux yeux.

Aidé des deux générales, je l’embrassai à mon tour comme je pus. À ce moment la porte s’ouvrit sur l’Intendant de la Chancellerie suivi du père, de la mère et de la sœur d’Oskar. Nous nous éloignâmes de quelques mètres, et j’en profitai pour donner rendez-vous à l’Intendant demain après-midi dans ma chambre d’hôpital.

La soirée se passa avec la famille et les intimes du Chancelier, ainsi que le médecin-chef et trois infirmières. Avec l’accord d’Olivia, Oskar fut placé sous sédation forte et mourut quelques minutes avant minuit. J’appelai l’Intendant qui attendait avec les journalistes dans le couloir, et lui intimai l’ordre de mettre en berne le drapeau sur la façade de la Chancellerie, tandis que les journalistes fonçaient en direction de leurs rédactions respectives.

L’Intendant poussa mon fauteuil vers une des fenêtres de la façade et me montra la foule qui attendait sur la Place de la République. Je me retournai comme je pus et invitai Olivia, Maud et Mihailescu à m’accompagner sur le balcon. L’intendant ouvrit la grande porte-fenêtre et une immense clameur retentit. J’y voyais mieux maintenant, les projecteurs de la Chancellerie ayant été allumés. Informée par la presse de l’agonie d’Oskar, la foule occupait non seulement la totalité de la Place, mais les avenues qui y menaient, apparemment sur des kilomètres.

Ce fut mon premier discours, totalement improvisé, en tant que Chancelier. Bien que submergé par mes douleurs morales et physiques, je pense ne pas m’en être trop mal sorti. Tenant la main d’Olivia, je pris ma respiration et dis aux auditeurs :

*« Mes chers amis, je vous remercie d’être venus. Comme vous le savez, le Chancelier Oskar Pfaltzgraff a été victime la semaine dernière d’un attentat et n’a malheureusement pas survécu à ses blessures ». Une monstrueuse clameur mêlant haine et tristesse retentit à travers la ville. « Oskar est mort vers minuit dans les bras de son épouse ». Je levai aussi haut que je pus le bras d’Olivia, que la foule ovationna. « Avant de mourir, Oskar m’a désigné moi, Bernard Kern, Vice-chancelier, comme son successeur à la Chancellerie, afin d’assurer la continuité du pouvoir constitutionnel. Je serai officiellement investi demain matin, et je peux vous garantir que les assassins d’Oskar auront d’une certaine manière raté leur but, puisque j’entends continuer la politique du gouvernement populaire comme le Chancelier Pfaltzgraff l’aurait fait ». Je m’arrêtais un instant, ma voix étant couverte par la foule qui scan-*

dait « *Kern ! Kern ! Kern !* », puis repris la parole. « *Nous ne savons pas à l'heure qu'il est qui est derrière ce lâche attentat, même si certains exécutants ont été arrêtés par l'Armée. Pour l'heure, le moment est au chagrin et au recueillement. Plus tard, viendra le temps de la justice, et je peux vous assurer qu'elle sera sans faiblesse* ».

Je passai la parole à Olivia qui, idole du petit peuple de Duino, fut longuement ovationnée avant même de pouvoir prendre la parole. Elle parla de son amour pour le défunt Chancelier et promit que toutes ses forces seraient vouées à continuer la tâche de justice d'Oskar. Puis Maud Oloffson, en grand uniforme, déplora le lâche assassinat du Chancelier Pfaltzgraff, et ajouta que le nouveau Chancelier, qui avait servi quinze ans comme officier, était connu et estimé de tous au sein des forces armées, et que l'institution militaire ne ménagerait aucun effort pour assister le nouveau Chancelier Kern. Meilleur orateur car ancien avocat, Mihailescu m'assura également de son soutien et de celui de la police unie comme jamais contre le terrorisme qui avait déjà assassiné son précédent chef.

Il nous fallut rester encore une heure à parler à la foule, afin de faire baisser la tension. Je pris Maud en aparté et lui demandai de faire protéger par des militaires le siège central et les permanences du Parti Conservateur, ainsi que le domicile des chefs conservateurs les plus en vue. Pendant ce temps, les autres ministres nous avaient rejoints et chacun y allait de son éloge funèbre. Je pris la parole une dernière fois pour informer les fidèles d'Oskar qu'une semaine de deuil national serait observée, et que les funérailles nationales de notre Chancelier auraient lieu à midi dans le carré gouvernemental du Cimetière Thorstensen. Les citoyens de Duino désireux de se joindre au cortège seraient les bienvenus à partir de onze heures sur la Place de la République.

Finalement, le docteur di Mambro m'enjoignit de retourner dans ma chambre d'hôpital. Je m'y fis conduire par Mihailescu, sans manquer de noter que j'avais commencé cette malheureuse journée au lit et que je la terminais en fauteuil roulant. On progresse ! On progresse !

Ma nuit fut comme un tunnel noir, et je fus réveillé par la visite conjointe d'un domestique qui me portait le petit-déjeuner, du médecin qui se réjouit un peu trop ostensiblement de l'amélioration de mon état (c'est vrai que la fureur et la soif de vengeance me donnaient une pêche

d'enfer) tout en me réinjectant une dose de morphine, et de Mihailescu, l'air lugubre et en costume de deuil.

La presse qu'il me tendit, c'est-à-dire les cinq quotidiens paraissant à Duino, me paraissait a priori rendre compte de manière honnête et balancée des événements d'hier. Seuls détonaient *Le Conservateur* qui s'inquiétait hypocritement des risques que faisait courir à la République de Duino l'exercice du pouvoir par un grand infirme, et *Le Démocrate* qui réclamait l'instauration de l'état d'urgence pour lutter contre le terrorisme, probablement organisé par l'ancienne équipe gouvernementale conservatrice.

« *À propos, Petre, as-tu déjà des nouvelles de l'enquête ?* ». Le Directeur de la police fit de la tête un signe affirmatif : « *Oui, Bernard, je vais te dire ce que nous avons établi, et ce n'est pas mal en aussi peu de temps. Le Maître de Chasse a avoué aux équipes d'Evguenia avoir organisé d'un point de vue tactique le traquenard avec l'aide de deux de ses officiers. À part le fait qu'il n'aimait guère le gouvernement du Parti Démocrate, la raison de son action semble être l'argent. Une très forte somme a été remise aux chasseurs par une vieille connaissance à nous.*

— *Qui ?*

— *Le Comte Sigmar Ollendorf* ».

Ce jeune con, doublé d'une ordure, était en ce monde la personne que j'aurais le plus volontiers fait passer devant un peloton d'exécution depuis l'affaire di Marco. Mihailescu continua : « *Ce que je te dis ne se rapporte qu'à l'exécution du projet. Tu te doutes bien qu'Ollendorf, qu'entre parenthèses je déteste autant que toi pour des raisons personnelles, n'élève pas de mégathérium dans son grenier. Après pesée, l'animal faisait trois tonnes et demie, ce qui implique une logistique bien huilée pour l'amener sur la scène de crime. Ce n'est pas impossible, je l'admets. Mais il se trouve que nous avons un témoin du débarquement du monstre. Cet homme faisait de la pêche nocturne la veille de l'attentat quand il entendit le bruit d'un gros bateau. De peur d'être tombé sur des pirates, il éteignit son fanal, apparemment passé inaperçu depuis l'autre bateau. Il vit alors, à une trentaine de mètres et par une belle nuit au clair des deux lunes, le bateau accoster à quelques kilomètres du lieu de l'attentat. Le bateau avait une grue à bord, ce qui n'est pas si fréquent, et débarqua successivement un gros*